

En toute bonne foi

Monique Bosco

Volume 41, numéro 4 (244), août 1999

Pardonner?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32570ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bosco, M. (1999). En toute bonne foi. *Liberté*, 41(4), 33–38.

MONIQUE BOSCO

EN TOUTE BONNE FOI

Pardon, pardonnez-moi, je vous en prie. Dix, quinze fois par jour, sans y penser, on prononce ces mots sans y attacher aucune importance. Pardon. « Pardonnez-la », disaient, main sur le cœur, à la fin des banquets, premières communions et mariages, ceux qu'on priait « d'en pousser une », à la bonne franquette, bien évidemment. Et ils s'exécutaient avec bonhomie. La chanson était reprise, en chœur, par toute la joyeuse compagnie. « Pardonnez-la », ou « excusez-la ». Oui, alors, ce n'était que pour la frime. Car, enfants, quand nous avons commis une faute, une vraie, une grave, ce mot de pardon, je crois, avait bien du mal à se frayer un chemin. C'était dur et humiliant d'avouer sa faute et d'en demander le pardon.

De toutes les prières que j'ai pu apprendre, entre mes « bouffées de judéité » (comme disait Raymond Aron) et mes périodes « catho », je crois que c'est le *Notre Père* qui me vient le plus spontanément aux lèvres. « Notre père », car je suis une fille et la loi du père m'est proche, prochaine et je puis la comprendre. Notre père, non pas le mien, à moi seule, mais notre père à tous, qui nous voulut égaux. Et obéissants. Nous ne tutoyons pas ce Dieu, nous l'implorons, nous acceptons que sa « volonté soit faite », nous lui demandons de « pardonner nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ».

Et voilà que je m'arrête. Est-il possible de vraiment, du fond du cœur et de la conscience, est-il possible de pardonner les offenses ? Les oublier, oui, sans doute. Il est facile, il est commode d'oublier tant et tant de choses. Mais peut-on pardonner ce qui s'est ainsi gravé dans la mémoire ? Devoir de mémoire et devoir de pardon, comment concilier cela ?

Je n'aurais jamais pu être une bonne chrétienne, une bonne juive encore moins. La vraie chrétienne, celle qui non seulement pardonne les offenses mais, aussi, tend l'autre joue. De gaieté de cœur, non, je ne le ferai pas. Je me refuse à tendre l'autre joue. Je ne suis même pas certaine que ce soit là une chose méritoire. Je n'aspire pas à cette vertu. Je m'en détourne avec indignation. Après la gifle sur la joue droite, il faudrait encore tendre la gauche ! Cela dépasse ce que je peux concevoir, endurer. N'allez pas conclure que je ne croie qu'aux plus violentes imprécations de la Bible, à cet « œil pour œil, dent pour dent » abusivement prêté à l'Ancien Testament. Car cette religion de mes ancêtres a mis aussi, au cœur de ses commandements, toutes les notions de pardon. La fête la plus grande et la plus célébrée n'est-elle pas toujours le Yom Kippour, ce Grand Pardon, célébré même parmi les moins fidèles des juifs réformés ?

Dans ce monde, non pas athée mais profondément éloigné de toutes les contingences spirituelles, qui fut le mien, durant mon enfance parisienne, dans ce monde d'avant-guerre où pourtant on était déjà plongé dans une atmosphère de catastrophe, je ne crois pas que l'on ait vraiment cherché refuge dans les consolations de la religion. Je ne vois rien ni personne qui aurait pu, alors, m'inculquer ce sens du pardon, du devoir, du salut. Seule ma grand-mère, une fois l'an, se pliait au rite. Elle s'enfermait alors dans sa chambre, jeûnait, et ne réapparaissait que vingt-quatre heures plus tard, mourante de soif et elle me paraissait alors comme une autre femme

que je ne connaissais pas. Loin de vouloir m'entraîner dans son sillage, elle prétendait que j'étais bien trop jeune et que les enfants n'avaient pas le droit de jeûner. D'ailleurs, ils n'avaient rien de grave à se faire pardonner.

Elle, elle entendait « célébrer le Kippour », car sa propre mère — qui elle non plus n'était pas une pratiquante fervente — l'avait toujours observé. Donc, on se retrouve au point de départ et cette célébration n'est qu'une commémoration, une autre façon de dire « Je me souviens, je n'oublie pas, je ne t'oublierai jamais, toi ma mère, moi ta fille ». Et que « Notre Père qui êtes aux cieux » comprenne et pardonne, s'il le peut, s'il le veut.

Ces dernières années on a beaucoup fait sa « repentance » et demandé pardon pour toutes les atrocités et les horreurs qui eurent lieu durant la guerre. Je crois encore que cela ne rime pas à grand-chose. Ce fond d'incroyance doit être indéracinable en moi. Je n'imagine le pardon que dans l'instant. Ainsi, enfant, sur les plages bretonnes, j'ai aimé ces départs des bateaux pour célébrer le pardon annuel, cette atmosphère de ferveur gaie et joyeuse qui réunissait les marins, leurs familles et tous ceux qui suivaient le cortège. Oui, c'était une fête, une vraie fête. Mais ces énormes et interminables procès qui se déroulent de par le monde actuellement ne font que me lever le cœur, car il est bien évident que les accusés qui défendent leur vie, avec une férocité qui montre bien les hommes qu'ils furent, n'ont pas l'ombre d'un regret, d'un remords. À quoi riment, alors, ces rituels d'expiation, ces crimes soi-disant imprescriptibles, puisque même ceux qui les commirent ne comprennent pas en quoi ce furent des « crimes contre l'humanité » ? Peut-on leur pardonner ? Je ne crois pas. Peut-on condamner ceux qui ne sentent rien, ne regrettent rien ? À quoi bon. Oui, à quoi bon ?

J'éprouve une énorme méfiance devant tous ces jugements, le rituel de cette justice qui veut rétablir les choses, les faits, si longtemps, si longtemps après, que

toute signification véritable de la faute et du pardon ne peut plus prendre un vrai sens, peser de son vrai poids. Ces Barbie, ces Eichmann, ces Touvier et Papon ne sont plus que des fantoches. Personnellement, je ne désire ni les punir ni leur pardonner. En faisant ce *mea culpa*, je m'aperçois qu'il me manque, sans doute, le vrai sens du pardon des offenses.

Comme une aveugle, une sourde, je ne sais, je ne peux, je ne veux pas me lancer dans l'aventure de la lecture des actes d'accusation. Et je m'aperçois aussi que dans la Bible, c'est le livre des Juges que j'ai le moins et le plus mal lu. En le relisant, pour cet article, je m'aperçois que j'ai sans doute eu tort, car j'y trouve cette phrase, énigmatique, follement mystérieuse, qui clôt le texte : « En ces jours-là il n'y avait pas de roi, en Israël : chacun faisait ce qui semblait juste à ses yeux . »

La vraie sagesse, la vraie bonté consiste probablement à ne faire que ce qui nous semble bien et juste. Mais c'est un art qui n'est réservé qu'à de rares élus. Car comment retrouver, rechercher la sagesse, ne pas se tromper entre la paille et la poutre, comment ? Et comment rédiger nos actes de contrition avant de passer au tribunal de la pénitence ? *Mea Culpa* et *Confiteor*.

Grâce à une amie qui me le prête, j'ai lu, voilà peu, le livre de José Saramago, *L'Évangile selon Jésus-Christ*. Voilà un livre qui mérite que l'on s'y arrête. La géniale trouvaille de l'auteur me semble être ce personnage de Joseph, celui de la crèche, celui de tant et tant d'images pieuses, lénifiantes, images d'Épinal qui nous semblent toujours à l'eau de rose, et voilà que Saramago nous fait découvrir « son » Joseph et sa faute la plus grave, celle qu'on ne peut lui pardonner — car apprenant par hasard qu'Hérode s'apprête à massacrer tous les enfants mâles, tous ces « saints innocents », il court, comme un fou, pour sauver le sien, son Jésus, il s'enfuit avec sa femme, son fils, abandonnant les autres à leur triste sort, n'y pensant

sans doute même pas. Voilà, peut-être, la seule vraie faute, celle que l'on accomplit sans se rendre compte que c'est là le péché le plus grave, le plus commun, le plus universel. Voilà la seule faute qui ne peut être pardonnée. Et voilà pourquoi nous portons tous le poids du péché originel. Devant la peur, devant la menace, chacun ne songe qu'à soi. Devant l'orage, la persécution, le tremblement de terre, chacun s'enfuit, sans plus songer à son prochain. « Aime ton prochain comme toi-même. » Mais le drame est que l'on ignore ce prochain, qu'on le prend pour un autre, un proche, un voisin peut-être, mais que l'on ignore ceux de la paroisse d'au-delà la frontière. Est-ce le prochain que ce Turc, ce basané, ce petit homme aux cheveux crépus ou aux yeux bridés, est-ce mon frère, cet étranger, celui qui ne fait que baragouiner ma langue, qui ne fête pas aux jours prescrits, dont le carême s'appelle ramadan, est-ce mon prochain, ce romanichel, ce voleur de poules et de chevaux, ce siffleur de filles, arrogant, toujours à prendre du bon temps au lieu de turbiner comme on le lui demande ? Est-ce ma sœur, cette femme toujours le ventre rond, et qui va entourée de sa ribambelle d'enfants qu'elle ne prend même pas toujours le temps de torcher comme il faut ?

À vous de répondre, de votre mieux. « Aimer son prochain comme soi-même », voilà ce qu'on nous demande. Est-ce possible ? Faisable ? C'est là, certainement, le commandement le plus difficile à observer. Celui auquel nous ne savons, ne pouvons presque jamais répondre de façon adéquate. Il ne nous reste plus qu'à en demander pardon, en espérant recevoir l'absolution. Car, pour notre défense, je reprendrai la phrase de Léon Bloy : « La seule tristesse est de n'être pas des saints. »

J'ajouterai que, sans doute, pour apprendre à aimer notre prochain, il nous faudrait aussi apprendre à nous aimer nous-mêmes, avec patience et justesse. Car il est dur d'oser s'accepter. Et si ceci ne vous a guère con-

vaincus, il ne me reste plus qu'à reprendre du début.
« Pardon, pardonnez-moi, pardonnez-la. » Main sur le
cœur, en toute bonne foi.

Montréal, février 1999